

soupli, et une pendule de marbre comme on en met dans les administrations, en constitue tout l'ameublement. La chambre à coucher officielle, pour les hôtes, ne dépasse pas le luxe d'une belle chambre d'excellent hôtel.

Il n'y a à la porte ni sentinelle, ni guérite. Le jardin n'est pas clos. Le Président habite à même la rue, sous la protection de son peuple, et toujours à sa disposition.

Trois jours par semaine, de dix heures à une heure, quiconque veut, peut faire passer sa carte au chef d'Etat. On se sent au milieu d'une vraie démocratie.

\* \*

Washington est une des rares villes américaines dont la visite offre un intérêt, car, en général, ces cités bruyantes, tumultueuses, jeunes, deux ou trois fois refaites, n'ont pas de passé, et ont assez à faire de forger leur avenir. Mais à Washington, tout est dessiné et construit en vue de la beauté extérieure et de l'aspect visible. L'animation est surtout dans l'avenue de Pennsylvanie, sillonnée de tramways et bordée de constructions élégantes.

Les autres quartiers n'en manquent pas, car cette cité est particulièrement monumentale. Les Ministères, le Trésor, la Grande Poste, le *Pension Office*, bureau des pensions militaires, avec un curieux hall en style corinthien, haut de six étages, la Bibliothèque, énorme édifice dans le style de la Renaissance italienne, l'Imprimerie Nationale, la *Smithsonian Institution*, ou université scientifique dont l'architecture est un bizarre amalgame de byzantin et de gothique, le Musée National, la Galerie Artistique Corcoran, les théâtres, hôpitaux, écoles, l'hospice d'aliénés : voilà un rapide aperçu des étapes que peut parcourir le touriste dans sa ronde circulaire, en quittant le Riggs House, sa demeure.

Ajoutons que le méridien des Etats-Unis passe à l'observatoire de Washington. On voit aussi les ruines de la maison de Van Ness, bienfaiteur des noirs. Les nègres racontent qu'à chaque anniversaire de sa mort, ses six chevaux blancs favoris galopent autour de son ancienne habitation ; mais ils sont sans têtes.

Beaucoup de parcs, de squares. C'est comme une ville de plaisance.

Partout se dressent des statues, des socles, des monuments ; c'est un immense musée de gloires : groupe en bronze de l'Emancipation, monument compliqué de Lincoln, statues du général Nathaniel Greene, de John Arnould, de M'pherson, de l'amiral Ferragut, des généraux Thomas Scott, statue équestre de Washington, un superbe monument commémoratif de LaFayette, par Falguière et Mercié. Autour du piédestal qui supporte le "général continental" sont groupés Rochambeau et Duportail, d'Estaing et de Grasse. Une femme à genoux, symbolisant l'Amérique, tend une épée à LaFayette.

Les guides américains, qui disent le prix de tout, et pour qui la valeur artistique ne diffère pas des autres valeurs, nous apprennent que ce monument a été payé 250,000 francs.

Non loin de là est la statue équestre du général André Jackson. Autour du piédestal, sur leurs affûts sont braqués quatre canons qu'il a pris. Les autres ont servi à la fonte de son effigie.

Le Monument de Washington est une des curiosités de la ville. C'est un obélisque qui s'élance d'un temple à colonnades, jusqu'à une hauteur de 150 mètres : c'est la plus haute maçonnerie qui soit ; les Américains n'ont pas cédé le record de l'altitude même devant la Tour Eiffel, qui est en fer.

A l'obélisque de Washington, il y a un concierge, et ici la farce légendaire du provincial naïf qu'on adresse à Paris au concierge de l'Obélisque n'a plus sa raison d'être. Car celui-ci est creux, éclairé à l'électricité et pourvu d'un ascenseur pour jouir du panorama à son sommet : l'ascension dure sept minutes. L'escalier parallèle à la cage compte 900 marches. La vue s'étend d'un côté sur le cours du Potomac et vers les monts Bleus, de l'autre sur la ville étagée en amphithéâtre et adossée contre le cirque des collines, toute vêtue de verdure envahissante.

L'arsenal de la marine est un des plus beaux qui existent. Une colonne rostrale s'élève au milieu de sa grande cour en mémoire d'une victoire sur les Anglais, ceux-ci tâchèrent de la détruire. On voit encore les coups d'épée dont ils l'ont frappée. Les Américains n'ont pas effacé ces brèches, mais ils ont gravé au-dessus cette simple phrase : Mutilé par les Anglais en 1812.

Le Musée Ethnologique contient des pièces assez curieuses. J'en vois encore deux ou trois typiques, des momies péruviennes qui sont chaussées de bottes, des peaux humaines tatouées figurant des scènes compliquées, une danseuse et un marin, un trophée de drapeaux.

Il y a une pièce anatomique japonaise qui est étonnante, un thorax en bois sculpté et peint ; il est ouvert ; l'intérieur ne saurait être mieux comparé qu'à une armoire coupée en son milieu par une planche et divisée en deux compartiments.

Dans le haut, deux viscères rouges simulent sans doute le cœur et le foie ou l'estomac ; dans les deux compartiments du dessous, deux rouleaux isolés et parallèles, semblables à des tours de boudins, représentent l'intestin sous cette forme de palets empilés. C'est un document curieux pour préciser l'idée que les Japonais se sont faite de l'intérieur du corps humain, et pour marquer où en était à cette date les présomptions anatomiques, la dissection étant réputée sacrilège et prohibée.

\* \*

Les alentours de Washington sont agréables, et le site a été admirablement bien choisi.

Le Grand Park, les collines boisées, les caractères du Potomac, l'île Anacostand, le camp militaire, le grand pont Cabin John, sur une vallée profonde et touffue, le cimetière militaire, la petite ville voisine d'Alexandria sont des buts de promenades.

Le principal est Mont-Vernon, la résidence du grand Washington, à seize milles en aval de la ville.

Elle a été achetée et elle est entretenue aux frais d'une patriotique association de femmes, les dames de Mont-Vernon. On y voit le monumental tombeau du grand général, et sa maison, précédée d'un péristyle dans toute sa largeur.

Le culte du glorieux libérateur est profondément entré dans les esprits sur toute la surface des Etats-Unis ; la ville de Washington en est pour ainsi dire le sanctuaire. Ce ne sont que statues, tableaux, souvenirs, monuments commémoratifs. On dirait que pas une génération, pas une corporation n'a voulu passer sur cette terre sans laisser un témoignage durable pour l'héroïque et intègre général qui ne désespéra pas, même aux plus mauvais jours, de l'indépendance de sa Patrie.

La maison de Mont-Vernon est devenue un musée, dont le pieux pèlerinage complète la visite qu'il faut faire, à Philadelphie, au Hall de l'indépendance. Dans le vestibule, est pendue une clef de la Bastille dont LaFayette fit présent à Washington comme d'un trophée de liberté.

Dans le Music Room, on voit la flûte du grand homme et la harpe qu'il donna à sa fille adoptive Nelly Custis. Les visiteurs l'ont lacérée de coups de canif pour emporter un souvenir.

Le Banqueting Hall contient le beau portrait équestre du généralissime par Rembrandt Peale, sans parler de ses lunettes et de son bol à punch. Il y a aussi une reproduction fidèle de la Bastille taillée dans une de ces pierres.

Dans le salon ouest, il faut signaler un fauteuil xvii<sup>e</sup> siècle apporté là par le petit-fils de La Fayette, et qui provient du château de Chavignac, Auvergne, où est né celui que les Américains appellent toujours le Gallant Français, et dont on visite ici la chambre où il coucha quand il vint à Mont-Vernon.

La chambre mortuaire de Washington est demeurée en l'état. L'entretien de chacune de ces salles a été confié par l'Association des dames à l'un des Etats de la Confédération. La chambre mortuaire appartient à l'Etat de Virginie, où le grand homme naquit.

On voit aussi la chambre où mourut Mme Washington, sous le toit, une pièce mansardée. Si on s'étonne

qu'elle ne se soit pas éteinte dans la chambre conjugale, c'est qu'il était d'usage de laisser inhabitée pendant deux ans la pièce où le mari était mort. L'épouse quitta la vie à son tour avant le délai.

On vient en ville avec une ample moisson de souvenirs et d'émotions, au sortir de cette retraite où plane encore l'ombre du plus grand et du plus noble des patriotes.

Le soir tombe ; les grandes avenues plantées d'arbres s'étalent en étoile autour du Capitole, tandis qu'au ras de l'horizon lointain, le soleil couchant étale des bandes d'or sur des fonds mauves et violets. Sous le pavé, entre les rails des tramways, on entend le bruit continu du câble funiculaire qui court sans trêve ; les gamins s'amuse à jeter par la fente des papiers qui sont aussitôt emportés avec vitesse.

Dans le silence du soir, la grande et belle ville se prélassait parmi les richesses architecturales des larges voies ; la pensée se reporte à la période agitée et dramatique qu'évoque le nom de Washington : et à cent ans de distance, ce calme reposé et glorieux apparaît comme la félicité de la victoire chèrement gagnée au prix des luttes héroïques pour la Justice et pour la Liberté.

LÉO CLARETIE.

## NOTRE FÊTE NATIONALE AU MANITOBA

Nous devons féliciter bien sincèrement le Rév. Père Blais qui vient d'obtenir du Pacifique Canadien un train d'excursion de la province de Québec pour tous nos compatriotes qui voudront prendre part à la célébration de notre fête nationale à Saint-Boniface, le 24 juin prochain. Le prix de passage, aller et retour, n'étant que de vingt-huit piastres, l'on espère voir un grand nombre de nos compatriotes profiter de cette occasion.

Cette démonstration nationale sera la plus importante qui aura jamais eu lieu dans la ville métropolitaine de la race française au Manitoba ; cette démonstration n'aura peut-être pas la splendeur des fêtes patriotiques des grandes villes de l'est, mais on pourra y sentir le même amour du nom canadien-français, la même foi inébranlable dans l'avenir glorieux de notre race, la même ardeur dans le travail de l'agrandissement de notre influence, le même attachement, sérieux et constant, aux principes catholiques qui ont été depuis notre enfance la sauvegarde de notre nationalité.

Un congrès s'occupera spécialement de la colonisation et de l'immigration dans nos plaines fertiles. Nos pères de là-bas ne veulent pas travailler au dépeuplement de la province de Québec, au profit de la nôtre ; ils ne demandent que l'excédant, ils veulent enrayer le mouvement d'émigration vers les Etats-Unis ; ils veulent convaincre nos compatriotes que là, mieux que chez le voisin, ils trouveront une existence heureuse et facile, en même temps que des cœurs battant à l'unisson des leurs, des frères parlant la même langue, ayant le même sang, les mêmes désirs, les mêmes aspirations.

Des excursions seront aussi organisées des centres français des Etats-Unis.

C'est là une des hontes de notre grand dix-neuvième siècle : le nombre des méchants que les obstacles ne peuvent décourager ni vaincre est infini, tandis que le nombre de ceux qui luttent pour le bien est infini. — L'abbé J. OLIVE.

Extrait de l'album d'un musicien grincheux : " Les femmes sont comme des signes de musique : il y en a de " rondes, de blanches, de noires " ; on trouve aussi parmi elles des " croches et même des doubles croches " ; presque toutes poussent des " soupirs " , mais on en trouve peu qui observent le " silence ! " — JULES TURGIS.